

# Expats de la batte

La finale du Championnat de France entre Rouen et Sénart se termine ce week-end, au moment même où l'on saura, à Buenos Aires, si le baseball redeviendra olympique en 2020... Une échéance capitale pour la jeune génération française, contrainte à l'exil pour exprimer son talent.

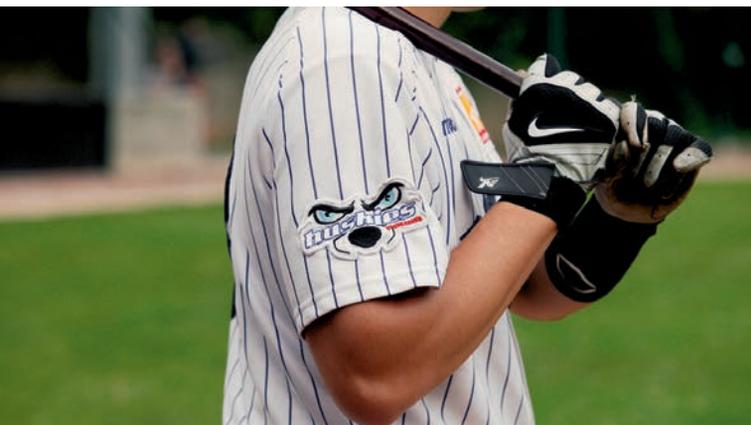
**D**ANS LES GRADINS CLAIRSEMÉS du stade Pierre-Rolland, écrin vert calé entre la voie ferrée et la rocade rouennaise, on se fait passer une feuille plastifiée pleine de petits dessins. « Les règles du baseball. » Ambiance novice, donc, pour le match 3 des demi-finales du Championnat de France, Rouen-Montpellier. Si les Huskies de Rouen ne déplacent pas les foules, ils dominent sans partage la première division – neuf fois champions de France depuis dix ans – et se sont fait une place sur le continent, en finale de la Coupe d'Europe en 2007, dans le Final Four en 2012. Mais voilà, avec 11 000 licenciés, la France n'est pas un pays de baseball, ce n'est pas un scoop. Et pour les plus doués, le salut passe par l'exil. Chez les Huskies, l'un

des trois joueurs de « champ extérieur » est un pionnier : Joris Bert, 26 ans, est le premier Français à avoir signé pour une franchise professionnelle américaine – les Los Angeles Dodgers. C'était en 2007, dix ans après avoir touché une batte pour la première fois. Dans sa petite ville de Louviers, Joris était arrivé en retard à son entraînement de foot, le bus était parti sans lui. « Vexé, je me suis dit que j'allais essayer le baseball sur le terrain d'à côté », raconte-t-il après la rencontre face à Montpellier, largement remportée, 11-1. ■■■



24 août, stade Pierre-Rolland, à Rouen. Dans le troisième match de la demi-finale du Championnat de France, les Huskies de Rouen écrasent les Barracudas de Montpellier, 11 à 1. Dans leurs rangs : le lanceur Owen Ozanich (à g.), ancien joueur du Championnat universitaire américain, et Joris Bert (à dr.), premier Français drafté aux États-Unis.





Les Huskies de Rouen règnent sur le baseball français : neuf fois champions de France depuis dix ans, ils viennent aussi de remporter leur sixième Challenge de France (l'équivalent de la Coupe de France) depuis 2002.

L'Amérique, changement de décor. « En France, on joue pour s'amuser, là-bas c'était pour "performer", gagner sa vie. T'es en concurrence avec tes propres coéquipiers. Tous les jours, tu te lèves et tu te dis : "Faut que je sois meilleur qu'hier, meilleur que lui, qui joue au même poste." » Un Frenchie drafté aux États-Unis ? Suffisamment exceptionnel pour que le *New York Times* consacre un article au jeune Normand, en mars 2008. « Une fierté ! J'ai gardé des exemplaires pour les montrer un jour à mon fils », sourit le jeune papa.

Dans la foulée, un autre espoir tricolore, Frédéric Hanvi, lui emboîte le pas et signe aux Minnesota Twins. À 18 ans, le gamin de Montigny-le-Bretonneux, dans les Yvelines, s'envole pour la Floride, où évoluent les « rookies » de sa franchise. « L'intégration s'est faite facilement, se souvient-il. Un Français qui joue au baseball ! Les gars trouvaient ça vraiment bizarre et ils ont tous voulu me parler. » Une prime de 25 000 dollars à la signature, puis un salaire modeste : 1 100 dollars par mois. Les deux

précurseurs ne parviendront pas à rejoindre le gratin mondial de la Ligue Majeure. Et leur renvoi, à la mode américaine, sera aussi brutal que leur recrutement avait été jubilatoire. Une convocation dans le bureau du manager et la sentence tombe : « Prépare tes affaires, tu as un vol de retour demain. »

Joris Bert, aujourd'hui dans la restauration, en restera là de son rêve américain. « À mon retour, en 2009, mon objectif était de trouver du travail et de construire ma vie en France. À part le baseball, je n'avais rien fait de ma vie. »

Si eux sont rentrés, la dynamique est bel et bien enclenchée : deux autres Bleus, Alexandre Roy aux Seattle Mariners et Andy Paz aux Oakland Athletics, sont aujourd'hui pros aux États-Unis. Et il y a quelques semaines, Maxime Lefevre a signé aux Capitales de Québec, au Canada. Joris Bert le sait : « Ma draft a ouvert des portes. »

Sorti des Jeux Olympiques après ceux de 2008, le baseball a du coup perdu sa place à l'Insep. Mais en France, la discipline reste bien structurée : deux pôles France, à Rouen et à Toulouse, et deux pôles Espoirs, à Bordeaux et Montpellier. En émerge aujourd'hui une génération talentueuse – en 2012, l'équipe de France des moins de 21 ans a été sacrée championne d'Europe –, qui tire tout le monde vers le haut. « Le niveau du Championnat s'est considérablement élevé, se réjouit Xavier Rolland, le président de Rouen. Ces Français qui partent jouer ailleurs en sont l'illustration. » Joris, Fred, Andy... des têtes d'affiche dont la Fédération française veut se servir pour faire connaître son sport, attirer des enfants et grossir les rangs. Déjà, on dénombre, en 2013, 2 000 licenciés de plus qu'il y a trois ans.

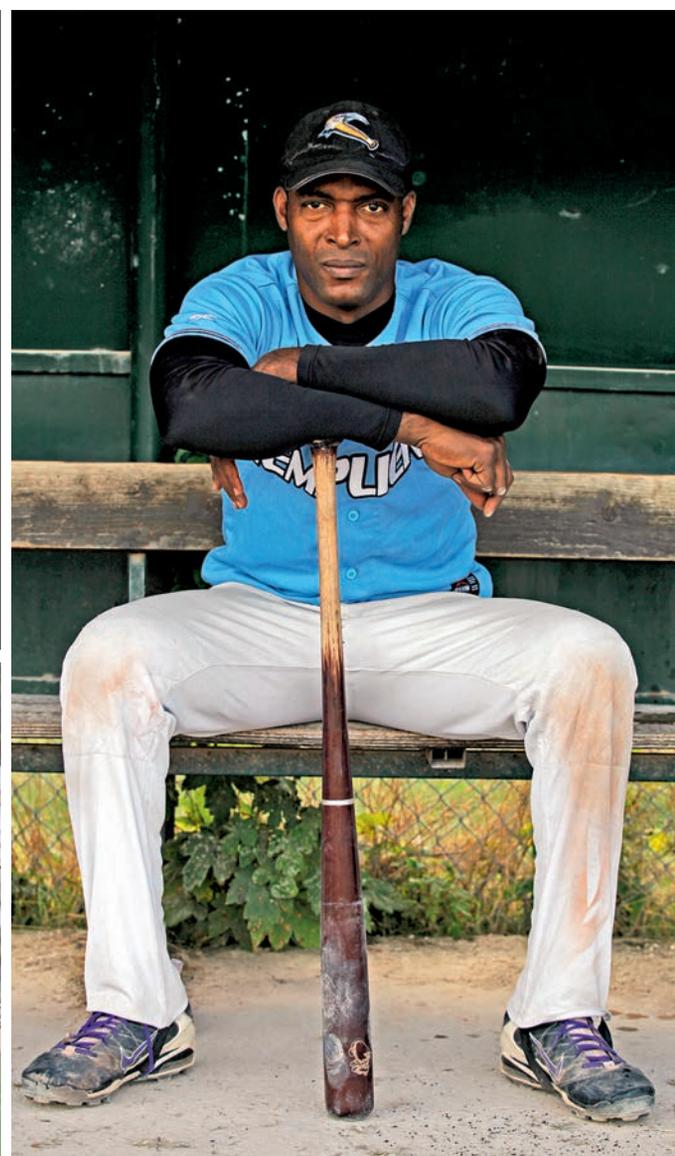
Si certains partent, d'autres arrivent. Car pour faire progresser le baseball en France, la stratégie de Didier Seminet, qui préside la Fédé depuis 2010, va bien au-delà des frontières hexagonales : « Il y a 250 000 Français en Amérique du Nord, il doit bien y en avoir une centaine qui jouent au baseball et qu'on peut aller chercher. » Parmi eux, Owen Ozanich, lanceur de Rouen, au parcours déroutant. Né il y a vingt-quatre ans en Haute-Savoie, mère française et père américain, il grandit dans le Vermont où, comme tout gamin là-bas, il joue au baseball. Plutôt très bien, même : avec l'université du Vermont, il évolue dès 2007 en NCAA, le plus haut niveau universitaire. Six mois avant de ■■■

**« AUX USA, TOUS LES JOURS, TU TE DIS : "FAUT QUE JE SOIS MEILLEUR QU'HIER, MEILLEUR QUE LUI, QUI JOUE AU MÊME POSTE" »**

*Joris Bert, premier Français drafté*



17 août, stade Pershing, à Paris. Les Templiers de Sénart, finalistes l'an passé, affrontent le club le plus titré de France, le Paris Université Club (PUC) en demi-finales du Championnat. Guidé par son rêve d'être professionnel, le Templier Frédéric Hanvi (à g.) a joué aux États-Unis, en Australie et au Japon. À 42 ans, le Cubain Rolando Meriño (à dr.), lui, a rejoint la France après une vie de professionnel dans les plus grandes ligues mondiales.



rejoindre Rouen, en 2011, « [il] ne savai[t] même pas qu'il y avait du baseball ici ». Études terminées, Owen aurait pu tenter sa chance aux États-Unis, dans une ligue indépendante, par exemple. « Mais ma double nationalité me permettait de jouer pour l'équipe de France, ça m'intéressait. Et puis je voulais habiter en Europe, je préfère cette culture, c'est plus tranquille. » Il est comme ça, Owen, juste heureux d'être là. « Si je peux aider Rouen et l'équipe de France... », glisse-t-il humblement. Son rêve pour plus tard ? Devenir coach, ici.

Bizarrerie du baseball, c'est sur une île minuscule des Antilles que la France s'est découvert un vivier : à Saint-Martin, collectivité française d'outre-mer, où la Fédération projette de créer un pôle Espoirs. La cohabitation avec les Hollandais y a converti les habitants au baseball, et cela donne d'excellents joueurs, français donc. Parmi eux, Omar Williams, 21 ans, étudiant dans un « college » américain, a récemment rejoint la sélection nationale.

Et c'est aussi avec un Saint-Martinois, Félix Brown, que Frédéric Hanvi a décidé, en 2012, de rejoindre, pour la saison, les Gunma Diamond Pegasus, au Japon, là où le baseball est une religion. « Les stades sont énormes, y a des tambours, les spectateurs nous offrent des petits cadeaux à la fin... J'ai adoré. » Un coup de foudre, une révélation.

À 24 ans, cet élément clé des Templiers de Sénart, qui disputent ce week-end la finale de Première Division face à Rouen, compte repartir en 2014, encore, probablement à Gunma. « Être professionnel, c'est toujours mon rêve, et je n'ai pas envie d'arrêter de voyager. »

Pour Rolando Meriño Betancourt, c'est la France qui est exotique. Pas un mot de français, lui aussi est « lost in translation ». C'est l'un des cinq Cubains de Sénart, mais surtout, une icône : champion du monde avec sa sélection en 2001, médaillé d'argent aux Jeux Olympiques de 2000 et 2008. Un baroudeur de la batte, passé par les plus grandes ligues du monde pendant vingt-deux ans : États-Unis, Japon, Mexique, Pays-Bas, Taïwan, Canada, Italie, Australie.

Comment se retrouve-t-il donc à Pershing, en ce samedi d'août, sur le terrain poussiéreux d'un stade sans vestiaires, grillage troué, à disputer l'autre demi-finale du Championnat, face au Paris Université Club, devant une poignée

**« LES STADES SONT ENORMES, Y A DES TAMBOURS, LES SPECTATEURS NOUS OFFRENT DES PETITS CADEAUX À LA FIN... »**

*Frédéric Hanvi, amoureux du Japon*



de spectateurs ? « Je joue, simplement parce que j'aime jouer » dit-il. Malgré ses 42 ans, malgré ses presque deux ans de retraite avant que les Français ne le contactent, en début d'année.

Oh, ce n'est pas le grand luxe – logement et frais quotidiens sont assurés par le club, mais guère plus – et la solitude se fait parfois sentir dans son appart de Savigny-Le-Temple, en Seine-et-Marne. Mais depuis janvier les Cubains ont le droit de voyager hors de leurs frontières, pendant deux ans. Alors... Alors le voilà dans ce Championnat qu'il qualifie de « medio bajo » (moyen moins), et que son CV rendra plus attractif. Il est prêt à se rendre utile, par exemple dans la détection des talents en devenir. Le voilà donc sur le marbre, « au bâton », dans la 9<sup>e</sup> et dernière manche. Premier lancer... POC ! Une merveille de frappe, sèche et puissante. Ça fait « ooh » dans les travées, les yeux se lèvent et suivent la balle. Qui s'en va mourir loin, très loin, dans la densité verte de Vincennes. Home run, le coup parfait. Le « viejo » rend encore de fiers services. ■

JON ELIZALDE  
jelizalde@lequipe.fr

À Sénart, on compte cinq Cubains et un Dominicain. Plus le Franco-Cubain Andy Paz, qui évolue aux Oakland Athletics et sera de retour avec les Templiers ce week-end, pour la finale du Championnat de France.